

## CORRESPONDANCE

SUR

### L'AME DES BETES.

Mr. le Rédacteur,

Il est une question très-importante et très-intéressante, sur laquelle cependant on arrête bien rarement son attention ; je veux dire la question de l'intelligence "des bêtes." Désirant envoyer une correspondance à l'*Abéille* et me trouvant dans l'embarras sur le choix d'un sujet, elle est venue heureusement se présenter à mon esprit. C'est sans doute une grande témérité de ma part que d'aborder un tel sujet ; je le traiterai peut-être bien imparfairement ; mais enfin je ferai mon possible, et c'est tout ce que l'*Abéille* exigera.

Avant de donner *mon opinion*, examinons un peu les suffrages qui se présentent pour ou contre, et voyons s'ils sont admissibles.

On comprend que les Grecs si disputeurs en toutes choses, n'ont pas manqué de saisir cette question. Les écoles s'y partagèrent en plusieurs camps. Les Pythagoriciens, en vertu de leurs idées sur la métapsycose furent ceux qui portèrent le plus loin dans l'assimilation de la bête à l'homme. Les Cyniques furent ceux qui allèrent le plus loin en sens contraire, sans prétendre cependant que la bête fût un automate, car ils la comparaient aux insensés.

Les disciples d'Aristote s'appliquèrent à tenir le milieu en donnant aux bêtes une âme sensitive, mais purement matérielle, c-à-d., naissant et mourant avec le corps, en opposition aux hommes doués d'une âme raisonnable et immortelle. Ce sentiment acquit au moyen-âge une telle autorité que quiconque eût osé critiquer Aristote, eût commis un attentat. Voilà à peu près les principales opinions émises par les anciens sur l'intelligence des animaux.

Il est évident qu'aucun de ces systèmes ne peut être admis. D'abord, celui des Pythagoriciens ne saurait pas même faire question, car il ravalait honteusement la nature humaine en prétendant que les âmes des hommes, après leur mort, passaient dans les corps des animaux et réciproquement. Non seulement donc, il existait un principe immatériel dans les animaux comme dans l'homme ; mais ce principe était identique et la disposition des organes auxquels il était lié empêchait seule ses manifestations d'être les mêmes.

Il y avait plus d'apparence de vérité dans le sentiment des Cyniques qui les comparent à des insensés ; cependant il est encore là quelque chose qui choque. Un

animal intelligent, si je puis m'exprimer ainsi, a bien quelque chose qui plaît autant que la folie de l'insensé répugne ; mais d'où cela provient-il ? si ce n'est de ce que l'insensé privé de l'usage des facultés qui font de l'homme le roi de la création, semble, jusqu'à un certain point, déchu de sa dignité ; ou lieu que l'animal intelligent semble s'élever au-dessus de ses semblables. L'ordre des choses qui nous paraît renversé, le contraste que l'on y remarque, excitent notre admiration pour l'un et notre répugnance pour l'autre, au point que l'on est porté à établir une comparaison. Mais quelque soit le degré d'élevation intellectuelle que puisse acquérir l'animal, jamais on ne pourra le comparer à l'insensé qui, au moins, s'il ne pense, ni ne réfléchit, possède au dedans de lui-même une âme capable de raison, comme celle de tous ses semblables, mais se trouve accidentellement hors d'état de s'en servir. Et là est le degré de supériorité que n'atteindra jamais l'animal.

Quant au système d'Aristote, c'était un moyen bien simple de résoudre la plupart des difficultés, qu'il soulève l'existence de ces êtres qui nous sont presque entièrement inconnus quant à leurs actes intimes, et dont la destinée après leur mort nous demeure tout à fait mystérieuse. Cependant l'opinion d'Aristote, ainsi que Bayle le prouve très-bien, ne saurait se soutenir sans entraîner dans des conséquences embarrassantes. En effet, cette position mitoyenne consiste à dire que les animaux ne sont pas de purs automates, et que cependant leur âme est substantiellement différente de celle de l'homme. A ceux qui prétendent que les actes des animaux ne sont que mécaniques, ils répondent par l'expérience de tous les jours ; un chien battu pour avoir enlevé un morceau de viande, ne retourne plus et préfère se passer de manger plutôt que de s'exposer à recevoir de nouveaux coups. Mais cet avancé même prouve contre eux ; car pour que ce chien agisse de la sorte, il lui faut de la mémoire, il faut qu'il se sonvienne des coups qu'il a reçus et de la circonstance dans laquelle il les a reçus, qu'il fasse un raisonnement, qu'il compare le passé avec le présent et qu'il finisse par conclure qu'il vaut mieux s'abstenir pour ne pas mériter un nouveau châtiment. Peut-on donc expliquer raisonnablement un tel point par une âme qui sent, mais sans réfléchir, sans conclure ? C'est absurde !

Que l'on admette maintenant autant de différence que l'on vaudra entre la faculté de raisonnement des animaux et celle de l'homme, il sera toujours presque impossible d'établir entre ces deux facultés une différence de principe. Tou-

tes deux sont le fait d'une âme simple et immatérielle, avec cette différence que l'une est bien inférieure à l'autre. Mais peut-on conclure, de ce que l'âme des animaux ne produit pas des actes aussi élevés que celle de l'homme, que cela provient d'imperfections dans les organes ? Telle a été l'opinion de plusieurs esprits distingués, mais je ne crois pouvoir adopter ce sentiment, car enfin, si tel était le cas, pourquoi les animaux ne parleraient-ils pas ? n'ont-ils pas une langue comme nous ? On pourrait répondre à ceci que cela dépend du gosier, soit, mais leur autres sens n'offrent pas la même difficulté, leur vue, leur ouïe, leur odorat sont le plus souvent bien supérieurs aux nôtres. Pourquoi donc n'admireraient-ils pas un tableau ? Pourquoi la musique ne charmerait-elle pas leur oreille ? Pourquoi ne se plairaient-ils pas à flairer l'odeur suave d'une fleur ? . . . . . on ne peut donc pas attribuer à l'organisation l'infériorité qui existe entre la bête et l'homme ; mais bien à une âme moins élevée, moins subtile.

Ainsi l'opinion d'Aristote n'est pas plus admissible que les autres. Ce système, qui s'était acquis une puissance si colossale dans le moyen-âge, s'écroule aussitôt qu'on en recherche les fondements, et n'a plus de force que dans le nom de son fondateur et dans le nombre de ceux qui l'ont aveuglément accepté. C'est un système arbitraire qui ne repose sur aucune vérité première et que la logique condamne.

Mais voici que se présente une opinion tout à fait singulière, inouïe chez les anciens, émise par un grand homme : C'est celle de Descartes.

( à continuer. )

COLIBRI.

## CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abéille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abéille*.

### AGENTS.

A la Petite-Salle, M. F. Aubé.

Chez les Externes, M. P. Saucier.

Au Séminaire de Saint-Hyacinthe, M. T. Provost.

Au Collège de l'Assomption, M. A. E. H. Tranchemontagne.

Au Collège de Ste. Anne, M. Arth. Casgrain.

J. B. MARCOUX, Gérant.